

PASSION MATERNELLE

Histoires de mères courage, histoire du Liban

par **Nicole V. HAMOUCHE**



"La maternité" d'après Picasso

Tout le monde parle d'elles ; elles ont fait couler beaucoup d'encre, de pellicules... les mères. Vaste et inextinguible sujet. Albert Cohen, "Le livre de ma mère", Almodovar, "Tout sur ma mère", Romain Gary "La promesse de l'aube" ... les plus grandes œuvres ont été inspirées par elles, créées pour elles. "Tout sur ma mère", tout pour ma mère. Elles sont le terreau de ce que l'on devient ou de ce que l'on ne devient pas. Nourricières ou destructrices, elles demeurent la pièce centrale du puzzle que sera l'enfant qu'elles mettent au monde. Dans un pays où les pères sont occupés à jouer à la guerre, elles apparaissent comme une force de vie qui maintient le tissu social, qui le densifie.

Musulmanes, chrétiennes, elles sont toutes ou presque logées à la même enseigne lorsqu'elles ont perdu un fils au combat ou dans un enlèvement, lorsqu'elles ont un enfant différent, ou lorsqu'elles sont seules à devoir l'élever. Ce sont elles qui se battent doucement, mais sans relâche, pour leur progéniture. Jusqu'au bout. Héroïnes discrètes du quotidien dans un système patriarcal bien assis, elles symbolisent "la valeur vie" par excellence, comme l'écrit la psychanalyste Julia Kristeva, et "apparaissent (...) comme la pierre angulaire d'une civilisation qui n'a plus de repères". A fortiori dans une terre comme la nôtre.

Leurs fils ont disparu depuis plus de vingt ans dans les geôles syriennes et elles continuent à se retrouver tous les jeudis inlassablement dans une tente au centre-ville, à se battre contre l'amnésie collective quand bien même nul organisme officiel, nul gouvernement n'a entamé quelque action qui soit dans ce sens. Elles ont plus ou moins

soixante-dix ans, mais elles sont tout aussi combatives. Elles s'habillent, elles mettent leur vernis à ongles même si elles n'ont pas fermé l'œil de la nuit – l'image de leur fils disparu les hante – et elles vont d'un pied ferme crier leur rage aux journalistes, aux diplomates... pour qu'ils relaient leur cause. "Tu vois je tremble en te parlant, car je te parle de lui, dit Maria Mansouraty dont le fils a été enlevé à Damas à l'âge de trente-trois ans il y a vingt-trois ans. Je ne peux plus parler, je ne peux plus voir, je n'entends plus très bien, depuis qu'il est parti. Je prends un Xanax 5mg à 23h30 toutes les nuits depuis qu'il est parti, puis je me réveille à 3h, j'allume des cigarettes et je marche dans l'appartement... Avant je ne fumais pas." Elle prend du Xanax, elle ne dort pas, mais elle s'anime malgré cela furieusement quand il s'agit de Dany. Elle ne renonce pas. "Je suis une mère, je veux mon fils, s'écrit-elle. Je sais qu'il est en vie, on me l'a dit à Damas." Elle est damascène d'origine, de surcroît.

En Argentine, on les a baptisées les folles de mai ces mères qui se regroupaient sur la place pour faire libérer leurs fils. Sont-elles folles de ne désespérer que pour l'échéance ultime "après la mort"? "Tant qu'elle est vivante, la mère est là pour garantir la vie, au mieux et quelles qu'en soient les limites", écrit encore Kristeva.

Battantes et garantes de vie sont aussi ces mères d'enfants différents, souffrant d'un handicap ou alors celles d'enfants malades, laissés eux aussi pour compte par l'État et souvent par la société. Comme les mamans d'enfants trisomiques. Elles se sont regroupées dans une association et font du lobbying pour la cause de ces enfants qu'elles ont gardés auprès d'elles et surtout pour soutenir psychologiquement les parents comme eux d'enfants trisomiques. Elles ont des cas lourds, très lourds à gérer – elles gèrent mieux que les pères parfois –, elles le font avec grâce, sans doute animées par la passion maternelle et par un sens du réel encore plus aigu. L'amour qu'elles portent à ces enfants est tel qu'il transcende le regard social et le poids de la différence, il se nourrit aussi à l'amour qu'elles reçoivent d'eux, "inconditionnel" selon le mot de Nanette Ziadé (voir témoignage). Comme quoi l'amour, inconditionnel, peut bien déplacer des montagnes. C'est ce même amour qui permet à des mères qui ont perdu un enfant, à cause de la maladie ou d'un accident, de rester dans la vie et de la perpétuer au-delà de la mort, au travers d'actions qu'elles mènent – par eux, pour eux – au bénéfice d'autres enfants, innocents comme eux, fragilisés par la vie. Ce sont des mères ayant perdu un enfant qui sont à l'origine de ces initiatives vitales pour le pays, comme "Myschoolpulse" qui permet aux enfants malades de poursuivre leur éducation, "Koun Hadi" ou "Roads for Life" pour prévenir les accidents de la route, "Tamana" pour exaucer les vœux d'enfants malades ou encore le "Comité social de l'Hôtel-Dieu de France" qui vient en aide aux familles défavorisées, et des tas d'autres associations que nous n'énumérons pas ici, mais qui ne sont pas moins essentielles. En restant debout "même si c'est terrible et que ce sera comme ça jusqu'à la fin de (leurs) jours", comme le dit Mireille Nassif, en apportant de la vie à d'autres enfants que les leurs : elles deviennent mères de plusieurs. Donneuses de vie, habitées par la vie et le maternel, elles choisissent de faire triompher la vie sur la mort.

Pas toujours ceci dit. Parce que si cet amour maternel, passionnel est sublime, les exigences de la passion sont parfois insensées et cet amour devient pathologique. Ainsi en est-il de la tragédie de Bheraf survenue en 2004 où Grace Jalkh, une mère attachée à ses enfants et à leurs petits soins, selon les termes des voisins, leur donnait la mort avant de se suicider. Ainsi en est-il des mères sacrificielles qui font peser sur leur progéniture inconsciemment l'éteignoir de la culpabilité. Ainsi en est-il de Oum Tarek, qui raconte devant la caméra de Philippe Aractingi dans le documentaire "Par le regard des mères": "C'est moi qui les ai envoyés au combat! J'ai directement participé à la libération.

J'ai offert mes fils à ma terre. Ils sont morts parce que je leur ai demandé. Je n'avais pas peur pour eux. Je les ai éduqués comme il fallait. Je suis leur mère. Je leur ai appris à être des héros, ils sont morts en martyrs." Ainsi en est-il de celles qui ont perdu jusque leur prénom le jour où elles sont devenues mères, pour n'être plus que Oum X ou Oum Y. Celles que l'on croyait soumises prendraient-elles leur revanche d'une certaine manière lorsqu'elles deviennent mère ?, s'interroge le cinéaste. Ce qu'elles n'ont pas pu accomplir ou réaliser en tant que femme, l'accomplissent-elles dans leur rôle de mères ? Grâce au pouvoir qu'elles détiennent de par le rôle d'éducatrice qui leur est quasiment entièrement dévolu ? En use-t-elle toujours seulement dans le sens de la liberté ?

"La liberté des femmes n'existe malheureusement pas dans tous les pays du monde, loin s'en faut, écrit Marie Lion-Julin dans "Mères : libérez vos filles". Et ce sont les mères qui transmettent le mieux l'héritage de la soumission à leurs filles, là où les femmes ont le moins de droit. "En contribuant à élever les fils dans la toute-puissance, ne les emprisonnent-elles pas eux aussi d'une certaine façon ? Un tel amour dévorant reflété par l'expression populaire chez nous "enterre-moi" permettra-t-il à l'enfant de trouver sa propre place, sa propre identité. Une place et une identité qu'il choisit ?

Le pouvoir des mères n'est-il pas quelque peu illusoire lorsqu'il se heurte à la réalité matérielle du terrain chez nous : celle qui veut qu'une mère n'a toujours pas le droit de transmettre la nationalité à ses enfants ? Celle qui veut qu'une mère ne puisse pas quitter une situation familiale intenable et violente par peur de se voir arracher la garde de ses enfants – sous le seul prétexte qu'elle est femme ? Pendant que dans d'autres parties du monde le désir d'enfant autorise les femmes à faire un enfant toutes seules, simplement en s'adressant à des banques de sperme. Est-ce pour cela que Freud parlait de "tuer le père", de ce que la paternité est une fonction et la maternité une passion ? comme l'écrit Kristeva.

Si le cordon n'est jamais totalement rompu, si la passion est au rendez-vous, si l'éducation leur est dévolue, alors les "mamas" de chez nous ont bien un pouvoir et une responsabilité, qu'elles peuvent choisir d'endosser... Ce sont elles qui ont été les premières à manifester en mai 1984 contre la guerre, se retrouvant, voilées, pas voilées, sans démarcation, sur les lignes de démarcation, dans "une même foi. L'espérance et l'amour. Les hommes s'étonnent, mais elles ne désarment pas. Elles luttent contre la guerre", écrit Leila Chikhani-Nacouz dans son livre "Les mères à l'épreuve du Liban". "Elles seules peuvent demander aux fils d'arrêter la vengeance", déduit encore dans la même veine le cinéaste Aractingi. "Priez pour nous Mère de Dieu", les Évangiles même, lui accordent ce pouvoir suprême. Et si on leur accordait plus d'attention concrète ici sur le terrain, en changeant les lois déjà, ne pourrait-on pas quelque peu agir sur l'ordre social ?

TÉMOIGNAGES DE QUELQUES MÈRES COURAGE

Maguy

Elle est l'âme du célèbre restaurant chez Maguy, de Batroun, voté par le *New York Times* comme un des 30 endroits les plus importants où il faut manger avant de mourir. Au départ, Maguy n'avait aucune expérience de la cuisine. "Je ne savais pas frire un œuf", raconte-t-elle. Un jour son mari est parti, emporté par un accident du travail dans l'usine de Selaata, à Chekka. Elle avait 22 ans. Elle avait une enfant qui n'avait pas encore deux ans. Maguy ne travaillait pas. Elle était revenue chez ses parents. Ça ne lui correspondait pas : elle s'est mise à chercher un emploi. Faisant appel à toutes les personnalités du coin qui lui faisaient des promesses qui demeuraient lettre morte. Elle devait élever sa fille Cristelle, elle n'avait nul soutien familial par ailleurs. Elle décide alors d'ouvrir un kiosque de boissons : Pepsi, Mirinda, etc., à côté de la plage. Amoureuse de la mer, elle plonge à cinq heures du matin tous les jours, dépose une douzaine de cages et ramène des oursins, des calamars, du poisson,

etc. Elle vend sa pêche aux poissonniers. Au fil du temps, les clients du kiosque lui demandent si elle ne peut pas leur faire à manger, un petit morceau. Elle dit oui à toutes les demandes. C'est comme ça qu'elle commence par un peu de hommos, une salade et du poisson... Elle se fait aider de sa mère, et par ses copines du village gracieusement : Vera, Salwa, Raymonde... "Chaque jour vous trouverez des femmes différentes aux fourneaux. Mes amies sont ma richesse", dit Maguy. C'est six ans plus tard que le resto commence à prendre. "Les gens viennent chez moi comme s'ils venaient chez eux. C'est le même poisson que je mange moi-même que je leur sers." D'ailleurs, le resto est aussi son lieu d'habitation. La cuisine du resto est la sienne ; idem pour les toilettes...

Huit ans après le décès de son mari, elle se remarie pensant avoir une épaule sur laquelle reposer par moments, un peu. Une deuxième enfant naît. Les noces sont trompeuses: l'époux joue aux cartes, entretient des relations extraconjugales nombreuses... c'est elle qui doit subvenir à ses besoins. Elle en divorce et continue le chemin seule : ses enfants restent sa motivation première. "Moi j'habille, moi j'aime, moi je cuisine, dit-elle. Si ce n'était de ma fille Cristelle, je n'aurais fait que manger le rocher. Moi j'ai besoin de rien. Laissez-moi sur le rocher et je suis bien. Seule dans la mer, je pense à ma guise, je pleure, je ris à ma guise, je parle à la mer... Personnellement, j'aurais pu ne manger que du pain et des olives. Là, je veux vivre avec mes enfants et non pas accumuler, je veux les faire vivre avec dignité. Je ne me reposerai que quand j'aurais marié Cristelle. C'est mon ambition."



Mireille et Paul

Mireille Nassif – Myschoolpulse

Mon fils s'est mis à boiter à douze ans. Puis soudain, il n'arrivait plus à terminer ses matchs de foot. On a découvert un cancer des os. Il a fallu lui expliquer ce qu'il avait, c'était extrêmement dur. Il fallait trouver la force de le faire, et surtout sans dramatiser. Déjà, je n'étais plus moi. Mon combat avait commencé. Il fallait le porter pendant que lui se battait contre un monstre. Durant les huit mois qui ont suivi, il a subi un traitement de chimiothérapie intensif. Il fallait beaucoup de courage; il fallait essayer de rester forte pour lui.

C'est angoissant un étage d'enfants cancéreux à l'hôpital. Nous étions à Londres. Il y a une salle de jeux à l'hôpital. La première semaine de traitement, Paul était content de jouer, mais c'est lui qui, très vite, m'a dit : "Mais enfin, je vais rater l'école !" J'ai alors compris que la vie, pour un enfant, c'est l'école, que l'enfant se sent exclu s'il n'y va pas. J'ai décidé de lui faire venir les professeurs à l'hôpital; il fallait qu'il reste dans la vie ; on a créé un objectif. C'est important de garder un semblant de "moral" pour se battre contre la maladie, ça m'aidait à moi aussi en tant que mère. C'est dur de voir l'angoisse et la misère psychologique d'un enfant. On a plutôt besoin de voir la vie et la joie en eux. Moi j'étais lui. Si lui était content, moi j'étais contente.

Je cherchais du courage aussi dans l'information et la compréhension. J'avais besoin de comprendre pour me rassurer. On était comme en guerre. Il fallait gérer, expliquer, organiser, passer à l'étape suivante. À la fin de l'année scolaire, mon fils me dit : "Je veux faire de l'allemand cet été." Il a pris des cours d'allemand, de guitare, tout ça à l'hôpital ; on a créé un blog que j'alimentais pour informer la famille et les amis parce que je n'avais plus envie de répéter tous les jours la même histoire à ceux qui appelaient

pour prendre des nouvelles. Ça exaspérait Paul d'ailleurs. Paul suivait le blog et m'avait promis d'écrire lui-même le dernier jour de traitement. On jouait à différents jeux ensemble. Il aimait les visites de la famille et des amis. Je continuais à travailler à mi-temps pour lui montrer que la vie continuait normalement...

Il nous a quittés une nuit d'août...

Alors le plus important pour moi a été de me consacrer à ma fille, il a fallu que je m'occupe d'elle du mieux que je pouvais, elle avait quatorze ans. Il a fallu que je la porte à elle aussi. Je me disais que je dois être comme un pylône pour elle. Je demandais à des enfants d'amis ayant perdu un frère, une sœur, comment ils avaient vécu l'"après", ce qu'il fallait faire. Et souvent ils m'avaient répondu : "On n'a pas vu notre mère sourire pendant dix ans, elle a porté le deuil longtemps, etc.". C'était ce qui avait pesé le plus pour eux... J'ai donc voulu qu'il n'y ait pas une atmosphère de mort à la maison. On invitait des amis, je faisais étudier ma fille, j'avais besoin de faire quelque chose pour mon fils, comme s'il était encore là. Je pensais à son courage pendant sa maladie : il ne s'est pas plaint une seule fois. J'ai pensé à ce qu'il m'avait appris, qu'un enfant malade a besoin de se sentir "normal" contre tout, et je me suis dit que le peu de normalité qu'il a pu ressentir, c'est l'école à l'hôpital qui le lui avait procuré.

J'ai vécu jours et nuits avec Paul à l'hôpital, dans le drame, mais en feignant la normalité. J'ai pensé à tous ces enfants que j'avais vus à l'hôpital, et qui, eux, souffraient encore. Heureusement la plupart d'entre eux guérissent du cancer. J'ai alors créé "Myschoolpulse", une association qui permet aux enfants de poursuivre leurs études à l'hôpital pendant qu'ils suivent leur traitement, afin qu'ils puissent continuer leur éducation. Je sais combien c'est important pour les enfants malades et leur famille. C'est aussi une façon pour moi de continuer à m'occuper de mon fils.



Nanette et Audrey

Nanette Ziadé

Elle a quatre enfants, la troisième Audrey toute jolie est trisomique. "Quand j'ai eu Audrey, j'avais 32 ans ; Ça m'est tombé dessus comme un marteau. Une descente aux enfers dont tu ne vois pas l'issue. C'était comme si on t'enterrait vivante dans un cercueil qu'on le refermait sur toi. Et puis il s'est passé un truc extraordinaire, quand je l'ai ramenée à la maison. Le premier soir, elle a dormi toute la nuit... J'ai compris qu'il y avait quelque chose que l'on m'enlevait, mais aussi quelque chose que l'on me donnait. "L'amour qu'un tel enfant te porte est inconditionnel ; entièrement innocent. Ils sont pleins d'amour... Leurs attentes sont différentes. Audrey est aujourd'hui la lumière de ma vie et le ciment de la fratrie. Nanette chemine plutôt seule dans le tunnel et un jour elle se dit qu'il faut qu'elle prenne les choses en main par elle-même. Le regard des autres ne l'a jamais particulièrement dérangée, car elle était elle-même à l'aise avec cette histoire, dit-elle.

Pour que d'autres parents d'enfants trisomiques restent moins longtemps dans le tunnel comme elle au début de ce drame, Nanette s'est investie avec d'autres mères d'enfants trisomiques dans la création d'une association pour soutenir – essentiellement psychologiquement, en partageant leur expérience avec elles – les parents d'enfants trisomiques. "Si je savais à l'époque ce que je sais maintenant, j'aurais peut-être versé moins de larmes", dit Nanette.

Sa fille Audrey est scolarisée au Lycée français. Plus tard, elle retrouve un établissement spécialisé pour les enfants en difficulté. Lumineuse et active, Nanette travaille sans relâche dans la communication, les relations publiques, etc. pour assurer la vie de ses quatre enfants. Elle s'est séparée de son mari après la naissance de son quatrième enfant – arrivé après Audrey. C'est elle qui a fait grandir la grande petite famille seule, avec le sourire, grâce à son amour forcené de la vie et de la famille.



"La maternité" d'après Klimt

Sana

Elle a soixante-deux ans aujourd'hui ; elle vadrouille avec sa petite boîte dans Beyrouth d'une cliente à une autre : cire, épilation, manucure, café... Sana vient du Nord, sa famille l'a mariée dès qu'elle atteint la majorité, à dix-huit ans, à un homme de Tripoli. Lui a vingt ans et est de confession différente. Il boit, ne travaille pas vraiment et la bat. Après dix ans de mariage et quatre enfants, elle décide de s'en aller avec ceux-ci sans prévenir quiconque – ni parents ni sœurs, car elle savait qu'ils ne la soutiendraient pas. Elle descend de Tripoli à Mrouj où elle s'adresse à une école du ministère des Affaires sociales. Elle y travaille comme cuisinière. En échange, les enfants sont scolarisés et ils logent tous ensemble à l'école. Quelques années plus tard, en 1989, les enfants commencent à se sentir à l'étroit dans ce cadre. Sana vise la capitale. Un ami des Forces libanaises lui débrouille un appartement usurpé à Berjaoui. Elle n'a pas d'états d'âme quant au statut de l'appart ; elle est mère et elle se bat jusqu'au bout des ongles pour ses enfants. Elle court les rues de Beyrouth à faire épilation, manucure, pédicure à ces dames. Elle travaille d'arrache-pied, éduque la ribambelle, accumule la somme 10 000 dollars et s'achète un appartement qui abrite toute la maisonnée. Depuis, trois de ses enfants se sont mariés. Sana est déjà grand-mère, mais elle continue de jouer le rôle de mère : elle s'occupe de ses petits-enfants que sa bru a laissés en quittant le mari. Deux mères dans une même histoire : celle qui ne lâche pas et celle qui lâche ; les enfants... ou qui aurait été obligé de les lâcher.

" Déjà, je n'étais plus moi. Mon combat avait commencé. Il fallait le porter pendant que lui se battait contre un monstre. Durant les huit mois qui ont suivi, il a subi un traitement de chimiothérapie intensif. Il fallait beaucoup de courage; il fallait essayer de rester forte pour lui."

Mireille Nassif

